

Le monsieur qui écrit au café

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 14

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188687>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ein sè promeneint su la faire dâi vatsès, on gaillâ qu'èin avâi iena à veindrè, lo criè po lài bragâ sa bête. Lambin va, la poncenè po cheintrè se le portâvè, lài bliossè lo couai, lài tâtè lo livro ; enfin, fâ cein qu'on fâ quand on vâo atsetâ on ermaille, et demândè se l'étâi bouna lacèlire.

— Oh ! po cein, vo paodè comptâ, repond lo gaillâ ; l'èin a quasu dou seillons pè traita ; dix-huit litres per dzo !

— Dix-huit litres ! se fâ Lambin ein s'èin alleint, l'est onna rude gotta.

— Eh bin ! se lài recriè lo gaillâ que veindâi la vatse, le ne vo convint pas ? Vo z'assuro que l'est portant 'na bouna bête.

— Ne dio pas, se repond Lambin, sein pi sè reveri ; mâ faut trào dè teimps po la traîrè ; et s'èin va ein vouâiti on outra.

Le monsieur qui écrit au café.

Le « monsieur qui écrit au café » est d'autant plus exigeant et atrabilaire, qu'il a conscience d'être un mauvais consommateur. Il sait qu'on le regarde avec défiance, dès qu'il lance la phrase consacrée : « Garçon, un bock et de quoi écrire ! » et il s'insurge d'avance contre le mauvais vouloir probable du personnel du café.

Si le buvard qu'on lui apporte n'est pas copieusement pourvu de papier à lettres et d'enveloppes, si l'encre est épaisse et la plume impossible, ce qui arrive d'ailleurs huit fois sur dix, le « monsieur qui écrit au café » se livre à d'amères récriminations. — « On n'a jamais vu une maison pareille, » grommelle-t-il en bouleversant le buvard et en appuyant rageusement la plume indocile sur le papier, « c'est à dégoûter de venir faire sa correspondance au café. »

Observation que les garçons accueillent au surplus avec un air qui signifie clairement : « Si tu n'es pas content, va écrire chez toi. »

Lorsqu'il a brisé les premières résistances du personnel, lorsqu'il a réussi à faire emplir l'encrier, à se faire donner une plume neuve, le « monsieur qui écrit au café » s'installe et se met à griffonner, tout en humant de temps à autre, le plus économiquement possible, une gorgée de son bock.

Tout en écrivant, il observe ses voisins, et si l'un d'eux, placé trop près, jette involontairement les yeux sur le buvard, il lance à l'indiscret un regard féroce.

Une heure, deux heures se passent ; le « monsieur qui écrit au café » a toujours devant lui sa consommation primitive et ne fait pas mine de la renouveler.

Enfin, il se redresse, lancé un appel retentissant, et lorsque le garçon, la bouche en cœur cette fois, lui dit : Monsieur désire ? le « monsieur qui écrit au café » répond avec emphase : « Un timbre-poste ! »

Après quoi il paie et s'en va, laissant un « pour-boire » de dix centimes, qui représente presque le prix du papier, de l'encre, de la plume....

Ce qui ne l'empêche pas de se dire, de la meil-

leure foi du monde : « Décidément, on a bien tort d'aller faire sa correspondance au café... »

Le dernier des Villaz.

XII

Tout à coup, un pétitement d'étincelles retentit dans la nuit ; les sentinelles, réveillées en sursaut, se précipitèrent hors des casemates où elles avaient l'habitude de se réfugier pendant les soirées trop fraîches, et aussitôt les cris de : *au feu ! au feu !* s'élevèrent de toutes parts.

L'aile droite du château de Romont brûlait. Les flammes s'échappaient avec une violence inouïe, comme d'un cratère, et projetaient sur le ciel de longues traînées sanglantes.

C'était un spectacle magnifique et effrayant à la fois.

Les sons du cor se mêlaient aux appels et aux cris. En quelques minutes, tous les habitants du manoir se trouvèrent dans la cour : les femmes échevelées pressant leurs enfants contre leur sein ; Marguerite et sa mère, se soutenant l'une l'autre, enveloppées dans leur mante, et ouvrant des yeux pleins d'effarement ; le chapelain était aussi là, la tête découverte, les pieds nus, consolant la châtelaine et sa fille éplorée, le gros majordome fou de terreur et pâle comme la mort.

Le comte, une hache à la main, s'élança à la tête de ses gens d'armes. Au milieu du tumulte et de la confusion générale, on parvint cependant à former une chaîne ; bientôt les baquets d'eau passèrent de mains en mains, et arrivèrent par des échelles aux hommes hardis qui avaient grimpé sur le toit.

Heureusement qu'il n'y avait pas de vent ; bientôt le feu diminua ; des tourbillons de fumée noire remplacèrent les flammes.

Mais au moment où l'on se croyait complètement maître de l'incendie, une voix perçante, partant du côté opposé, répéta ce cri lugubre : *au feu ! au feu !*

Cette foule d'hommes d'armes, de varlets, de femmes, eut un nouveau tressaillement d'effroi ; une mortelle angoisse se peignait sur tous ces visages qui interrogeaient anxieusement le ciel.

On voyait de petites flammèches traverser l'air comme des papillons de feu.

— C'est la chapelle qui brûle ! s'écria le chapelain hors de lui. O mon Dieu qui êtes au ciel, venez à notre secours !

Et, disant cette prière, il tomba à genoux, les mains jointes.

Avant que les échelles fussent placées, le clocher entier flambait ; on eût dit un immense jet de feu retombant en pluie d'étincelles.

Il fallait préserver le château qui était adjacent ; quelques hommes montèrent sur son toit. Comme ils se tenaient aux saillies d'une lucarne, le plus gros, se tournant soudain vers un de ses compagnons, lui dit à l'oreille :

— Je ne sais si je rêve, mais il me semble apercevoir là-bas, derrière la quatrième cheminée, quelqu'un qui se cache.

— Tu as raison, répondit-il, je distingue une tête... une grosse tête...

— Si c'était l'envoyé de Satan qui a secoué sur nous les flammes de l'enfer ! Tu diras ce que tu voudras, Jacques, mais des incendies qui éclatent ainsi l'un après l'autre, c'est bien singulier. Il y a quelque chose là-dessous. Moi, je dis qu'il faut qu'on ait mis le feu...

— Jésus ! Marie !... tu pourrais bien ne pas te tromper... car depuis quelque temps il se passe des choses